



Les travailleurs d'aujourd'hui : une force pour le futur ou vestige du passé?

Le processus de réformes économiques vers le système du marché impose des sévères sacrifices à toutes les couches sociales, spécialement aux travailleurs. Les fermetures d'entreprises, les rationalisations en matière d'emploi, la modernisation du système de production entraînent inévitablement des pertes d'emploi et l'insécurité parmi les travailleurs. Paradoxalement, le groupe social qui, pendant des décennies, a conduit la société vers la modernité, et qui a commencé la révolution démocratique en Europe de l'Est, se trouve maintenant face à un dilemme à propos de sa propre identité. Certains considèrent les travailleurs comme une formation sociale anachronique, sans aucun avenir. Beaucoup de travailleurs, bien que déçus, croient encore que leur force et leur support sont vitaux pour le triomphe de la démocratie et des réformes économiques. Malgré la crise, ils restent fidèles à NSZZ Solidarnosc, leur Syndicat, plus nécessaire que jamais. Quelle est la situation des travailleurs en 1992? Quels sont leurs aspirations et leurs besoins? Sont-ils un vestige du passé ou une force de changement pour un futur meilleur?

Ils sont encore une force ...

Une interview de Maciej Jankowski, Président de la Région Mazowsze de NSZZ Solidarnosc

Le fait d'être ouvrier en Pologne signifie-t-il encore quelque chose aujourd'hui?

Bien sûr. C'est un important groupe social, relativement bien organisé, dont les intérêts propres sont bien déterminés. Dans le futur modèle d'Etat ils doivent jouer un rôle qui leur incombe.

Quel rôle? Est-ce encore un rôle dirigeant?

Non, les ouvriers n'ont d'ailleurs jamais joué ce rôle, exception faite dans les affiches publicitaires ou dans les premières pages des journaux. Les ouvriers n'ont jamais eu et n'ont toujours pas de telles ambitions. Ils désirent devenir un groupe social normal qui sait et qui peut exprimer ses intérêts et qui est capable de lutter pour ce qui lui est dû.

Qu'est-ce que lui est dû?

Deux choses, les plus importantes pour les ouvriers, c'est-à-dire le travail et le salaire juste. Après viendront les conditions de travail, les assurances sociales, bref tout ce qui garantit une position régulière au sein de l'Etat.

Pour bâtir le capitalisme, nous sommes obligés de fermer des entreprises non rentables, de les réorganiser, de rationaliser l'emploi. Les difficultés croissantes ont un impact important sur les travailleurs. Les réformes semblent se retourner contre eux. Les travailleurs appuient-ils encore les réformes?

Mais qui a provoqué les changements vers le capitalisme? Les travailleurs. Ce sont les entreprises et non l'intelligentsia qui ont organisé les manifestations

en 1988. Cela se passait presque contre l'intelligentsia. Il existe diverses formes de capitalisme. Dans les démocraties occidentales les droits de travailleurs sont garantis dans une large mesure. Dans les pays d'Amérique du Sud la situation est bien pire. Les Polonais aspirent à un système similaire aux démocraties occidentales. Il n'est pas vrai qu'ils refusent les réformes ou qu'ils en ont peur. Au contraire. Nous pouvons éventuellement faire l'histoire en faisant grève pour réclamer la privatisation ou la fermeture de l'entreprise. En l'absence de solutions gouvernementales, ils vont essayer d'accélérer les changements. Les travailleurs veulent savoir quel est leur avenir. Ils souhaitent que leurs enfants aient les mêmes chances dans la vie que ceux de l'intelligentsia. Le système devrait le garantir.

Souvent, les travailleurs s'opposent aux réformes et refusent de payer leur part.

En fait, les travailleurs savent parfaitement que ce sont eux qui seront obligés de payer les frais des réformes. Ils les payent. Mais ils ne sont pas si bêtes au point de croire les slogans. Dans le passé, leur attitude envers la privatisation était très positive. Mais le processus de privatisation était souvent pathologique et les résultats néfastes. Ils le voient. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que leur opposition à la privatisation aille grandissant. Le vieux slogan relatif à la destruction de l'industrie polonaise pour reconstruire sur ses cendres est absurde. Si cela s'était produit, nous serions devenus une jungle au cœur de l'Europe. Pourquoi les travailleurs de Wedel (chocolateries) ne se sont-ils pas

conviction que la poursuite des études ne mène à rien, que les diplômés n'ont aucune valeur. Le système lui-même encouragea de telles attitudes malgré la propagande contraire. Si nous analysons l'origine sociale des dirigeants des grandes entreprises au cours de ces 20 dernières années, nous découvrons que très peu sont d'origine ouvrière.

Le parti communiste idolâtrait la classe ouvrière mais en même temps il en avait peur?

C'était très clair. Rappelons-nous qu'après la guerre, les communistes ont détruit systématiquement la culture ouvrière d'avant-guerre avec les traditions des universités ouvrières, le Parti Socialiste et le sens de sa dignité. Le communisme a détruit chez les travailleurs la croyance dans les valeurs d'éducation et de promotion personnelles.

Le mois d'août 1980 a-t-il changé les choses?

Il semblait que les choses pouvaient évoluer. Un nouveau groupe de jeunes dirigeants a émergé des grèves - Bujak, Frasnikiuk, Walesa. Pour beaucoup de membre de l'intelligentsia, c'était une révélation - un ouvrier capable de parler d'une voie humaine. Ils étaient nombreux mais beaucoup sont tombés dans l'oubli. Solidarnosc a offert l'opportunité de sortir les travailleurs de la stagnation.

Ceci n'a pas duré longtemps...

En effet, la loi martiale a éliminé les élites. La lutte est devenue clandestine; il fallait abandonner l'existence normale. C'est comme l'émigration. Au cours de cette période la passivité a démoralisé et déclassé. Bien sûr les autorités savaient que cela se passerait ainsi et ont organisé tout pour que cela se passe ainsi. Les plus dynamiques ont organisé leurs propres affaires. Les travailleurs étaient de nouveau sans chefs et sans élites. Le leadership symbolique était détenu par des héros mythiques.

La lutte a cessé et la vie a continué. Comment les travailleurs ont-ils accepté cette nouvelle réalité?

Beaucoup ont cherché refuge dans la vie privée. L'euphorie de l'engagement massif public dans la vie sociale et politique des années 1980-81 était un phénomène mondial. Peu après il a disparu. Les gens ont commencé à s'organiser dans les nouvelles conditions. Les principes d'une "sale communauté" ont surgi (selon l'expression du sociologue Adam Podgorecki) Certains ont fait des affaires, d'autres ont quitté le pays, d'autres encore ont cédé à la corruption. Le retour à la "sale communauté" signifiait le retour à la situation des années 70. La démoralisation devenait de plus en plus apparente. Les années 1980-81 ont signifié un bref élan vers quelque chose de nouveau et de différent. Il a été brisé par la loi martiale.

En mars 1988, de nouvelles actions de protestation à Gdansk, Nowa Huta, Ursus ...

C'est exact mais je me rappelle un militant me dire : "N'espérez pas trouver ici Frasnikiuk ou Bujak". En effet, ces actions étaient menées par des jeunes gens originaires de petites villes et de villages avec peu

d'éducation. Il s'agissait de personnes déracinées ayant une histoire personnelle compliquée. Ces grèves furent une révélation pour eux. A Gdansk beaucoup m'ont dit qu'ils étaient venus pour le Chantier Naval, berceau de Solidarnosc, pour chercher un point d'ancrage.

La répétition du mois d'août d'il y a 8 ans a eu des effets très cruels pour ces jeunes gens.

En effet, ce groupe n'a jamais été accepté et n'a jamais rejoint le Syndicat. Aucun des leaders syndicaux d'aujourd'hui ne sont issus de cette période. Ces jeunes gens sont restés en marge du mouvement pour finalement être rejetés.

Pourquoi cela s'est-il produit?

Ils ont été arrêtés par les dirigeants de NSZZ Solidarnosc qui, en 1981, avaient commencé le processus et ont dû, à cause de la loi martiale, attendre sept longues années pour trouver un nouveau départ. Quand cela s'est finalement produit, est apparu un groupe de concurrents; un groupe étrange, pas sûr et risqué. Ce groupe fut éliminé. D'ailleurs, il n'y avait pas de place pour une lutte démocratique entre les générations.

La table ronde a été fixée par la "vieille garde".

Oui, et cela ne concerne pas seulement NSZZ Solidarnosc. De jeunes militants d'autres groupes d'opposition ont également échoué à rejoindre un parti politique d'une manière significative. Ceux qui ont réussi ont suivi la génération précédente et n'ont pu apporter leur propre expérience. S'il y avait eu une révolution, les jeunes auraient certainement été à l'avant-plan. Le processus d'évolution a favorisé l'expérience, l'auto-contrôle, le compromis-bref, le succès de la "vieille garde".

Peu de temps après la table ronde, la force de NSZZ Solidarnosc a commencé à décliner à l'avantage du mouvement Solidarnosc.

Les communistes ont réalisé qu'il était préférable de devenir capitalistes et de laisser cette pagaille aux naïfs de Solidarnosc. Le processus de réformes devait surtout concerner les travailleurs mais à ce moment, en 1989, on s'en est à peine aperçu. Pourtant, on espérait toujours. Certains dirigeants comme Mazowiecki ou Balcerowicz parlaient de la réalité mais dans des cadres temporels précis: un an de sacrifices et tout ira pour le mieux. Le Syndicat a perdu beaucoup de militants qui ont rejoint des partis politiques. Mais ce n'était pas encore le pire...

Et qu'était le plus grave?

Les nouvelles élites du mouvement Solidarnosc ont jugé qu'une participation sociale large dans la vie publique, incluant les syndicats, peut menacer les réformes. Il est difficile d'imaginer une plus grande erreur. Un dirigeant expérimenté sait qu'avoir un syndicat fort signifie avoir un partenaire dans les discussions. Nos premiers gouvernements ont oublié ce fait et ont craint que des syndicats forts s'opposeraient aux réformes. Au

